



De plus, ce qui est peut-être plus important, le "genre" était un terme proposé par celles qui soutenaient que la recherche sur les femmes transformerait fondamentalement les paradigmes à l'intérieur de chaque discipline. Les chercheuses féministes ont très tôt signalé que l'étude des femmes n'ajouterait pas seulement de nouveaux thèmes mais qu'elle allait également imposer un réexamen critique des prémices et des critères du travail scientifique existant. "Nous apprenons", écrivaient trois historiennes féministes "qu'inscrire les femmes dans l'histoire implique nécessairement la redéfinition et l'élargissement des notions traditionnelles de ce qui est historiquement important, pour inclure aussi bien l'expérience personnelle et subjective que les activités publiques et politiques. Ce n'est pas trop dire que, si hésitants que soient les débuts réels d'aujourd'hui, une pareille méthodologie implique non seulement une nouvelle histoire des femmes, mais également un nouvelle histoire"<sup>5</sup>. La manière dont cette nouvelle histoire allait à la fois inclure l'expérience des femmes et en rendre compte dépendait de la mesure dans laquelle le genre pouvait être développé comme une catégorie d'analyse. Ici les analogies avec la classe (et la race) étaient explicites ; en effet les chercheuses féministes qui avaient une vision politique plus globale, faisaient régulièrement appel à ces trois catégories pour l'écriture d'une nouvelle histoire<sup>6</sup>. L'intérêt pour les catégories de classe, de race et de genre, signalait d'abord l'engagement du chercheur dans une histoire qui incluait les récits des opprimé(e)s et dans une analyse du sens et de la nature de leur oppression ; il signalait, ensuite, la prise en considération par les chercheurs et chercheuses que les inégalités de pouvoir sont organisées selon au moins ces trois axes.

La litanie classe, race et genre suggère une parité entre les trois termes mais, en réalité, il n'en est pas ainsi. Tandis que la catégorie "classe" repose sur la théorie complexe de Marx (et ses développements ultérieurs) de la détermination économique et du changement historique, celles de "race" et de "genre" ne véhiculent pas de pareilles associations. Il n'y a pas d'unanimité parmi ceux qui utilisent des concepts de classe. Certains chercheurs se servent des notions wébériennes, d'autres utilisent la classe comme une formule momentanément heuristique. Néanmoins, quand nous invoquons la classe, nous travaillons avec ou contre une série de définitions qui, dans le cas du marxisme, impliquent une idée de causalité économique et une vision du chemin par lequel l'histoire a avancé dialectiquement. Il n'y a ce type de clarté ou de cohérence ni pour la catégorie de race ni pour celle du genre. Dans le cas du genre, son usage a impliqué un éventail aussi bien de positions théoriques que de références descriptives des rapports entre les sexes.

Les historien(nes) féministes qui, comme la plupart des historiens sont formé(es) à être plus à l'aise avec la description qu'avec la théorie, ont toutefois cherché de plus en plus à trouver des formulations théoriques utilisables. Ils/elles ont fait cela pour au moins deux raisons. D'abord, parce que la prolifération des études de cas, dans l'histoire des femmes, semble exiger une perspective synthétique qui puisse expliquer les continuités et les discontinuités et rendre compte des inégalités persistantes, mais aussi des expériences sociales radicalement différentes. Ensuite parce que le décalage entre la haute qualité des travaux récents d'histoire des femmes et leur statut marginal par rapport à l'ensemble de la discipline (qui peut être mesuré par les manuels, les programmes universitaires et les monographies) montrent les limites des approches descriptives qui n'interrogent pas les concepts dominants à l'intérieur de la discipline, ou du moins qui n'interrogent pas ces concepts de façon à ébranler leur pouvoir et, peut-être, à les transformer. Ce ne fut pas suffisant pour les historien(nes) des femmes de prouver soit que les femmes ont eu une histoire, soit que les femmes ont participé aux bouleversements politiques majeurs de la civilisation occidentale. Pour ce qui est de l'histoire des femmes, la réaction de la plupart des historien(nes) non féministes fut la reconnaissance et ensuite le renvoi de l'histoire des femmes à un domaine séparé ("les femmes ont eu une histoire séparée de celle des hommes, donc laissons les féministes faire l'histoire des femmes qui ne nous concerne pas forcément" ; ou "l'histoire des femmes concerne le sexe et la famille et devrait se faire séparément de l'histoire politique et économique"). Pour ce qui est de la

participation des femmes à l'histoire, la réaction fut un intérêt minime dans le meilleur des cas ("ma compréhension de la Révolution française ne change pas en apprenant que les femmes y ont participé"). Le défi lancé par ce type de réactions est, en dernière analyse, un défi théorique. Il exige l'analyse non seulement du rapport entre expériences masculines et féministes dans le passé mais aussi du lien entre l'histoire du passé et les pratiques historiques actuelles. Comment le genre fonctionne-t-il dans les rapports sociaux humains ? Comment le genre donne-t-il un sens à l'organisation et la perception de la connaissance historique ? Les réponses dépendent du genre comme catégorie d'analyse.

Dans leur majorité, les tentatives de théorisation du genre ne sont pas sorties des cadres traditionnels des sciences sociales : elles utilisent des formulations éprouvées qui proposent des explications causales universelles. Ces théories eurent, dans le meilleur des cas, un caractère limité parce qu'elles ont tendance à inclure des généralisations réductrices ou trop simples ; celles-ci minent non seulement la complexité du sens que propose l'histoire, comme discipline, de la causalité sociale, mais aussi l'engagement féministe dans l'élaboration des analyses qui mènent au changement.

Un examen critique de ces théories exposera leurs limites et permettra de proposer une approche alternative<sup>7</sup>.

Les approches utilisées par la plupart des historien(nes) se divisent en deux catégories distinctes. La première est essentiellement descriptive ; c'est-à-dire qu'elle se réfère à l'existence des phénomènes ou des réalités sans interpréter, expliquer ou attribuer une causalité. Le deuxième usage est d'ordre causal ; il élabore des théories sur la nature des phénomènes et des réalités, en cherchant à comprendre comment et pourquoi ceux-ci prennent les formes qu'ils ont.

Dans son usage récent le plus simple, "genre" est synonyme de "femmes". Des livres et articles de toutes sortes qui avaient comme sujet l'histoire des femmes ont, pendant les dernières années, substitué dans leurs titres le terme de "genre" à celui de "femmes". Dans certains cas, même si cet usage se réfère vaguement à certains concepts, il vise en fait à faire reconnaître ce champ de recherches. Dans ces circonstances, l'usage du terme de "genre" vise à indiquer l'érudition et le sérieux d'un travail, car "genre" a une connotation plus objective et neutre que "femmes". Le "genre" semble s'intégrer dans la terminologie scientifique des sciences sociales et, donc, se dissocier de la politique (prétendue tapageuse) du féminisme. Dans cet usage, le terme de "genre" n'implique pas nécessairement une prise de position sur l'inégalité ou le pouvoir, pas plus qu'il ne désigne la partie lésée (et jusqu'à présent invisible). Alors que le terme "histoire des femmes" révèle sa position politique en affirmant (contrairement aux pratiques habituelles) que les femmes sont des sujets historiques valables, le "genre" inclut les femmes, sans les nommer, et paraît ainsi ne pas constituer de menace critique. Cet usage de "genre" est un aspect de ce qu'on pourrait appeler la recherche d'une légitimité institutionnelle par les études féministes, dans les années 1980.

Mais ce n'est qu'un aspect. "Genre" en tant que substitut pour "femmes" est également utilisé pour suggérer que l'information au sujet des femmes est nécessairement information sur les hommes, que l'un implique l'étude de l'autre. Cet usage insiste sur le fait que le monde des femmes fait partie du monde des hommes, qu'il est créé dans et par ce monde. Cet usage rejette la validité interprétative de l'idée des sphères séparées et soutient qu'étudier les femmes de manière isolée perpétue le mythe qu'une sphère, l'expérience d'un sexe, n'a que très peu ou rien à faire avec l'autre sexe. De plus, le genre est également utilisé pour désigner des rapports sociaux entre les sexes. Son usage rejette explicitement des explications biologiques comme celles qui trouvent un dénominateur commun, pour diverses formes de subordination, dans le fait que les femmes ont des enfants et que les hommes ont une force musculaire supérieure. Le genre devient plutôt une manière d'indiquer des "constructions sociales" - la création entièrement sociale des idées sur les rôles propres aux hommes et aux femmes. C'est une manière de se référer aux origines exclusivement sociales des identités subjectives des

hommes et des femmes. Le genre est, selon cette définition, une catégorie sociale imposée sur un corps sexué<sup>8</sup>. Avec la prolifération des études des sexes et de la sexualité, le genre est devenu un mot particulièrement utile, car il offre un moyen de distinguer la pratique sexuelle des rôles sexuels assignés aux femmes et aux hommes. Bien que les chercheurs reconnaissent le rapport entre le sexe et (ce que les sociologues de la famille ont appelé) les "rôles sexuels", ces chercheurs ne posent pas entre les deux un lien simple ou direct. L'usage de "genre" met l'accent sur tout un système de relations qui peut inclure le sexe, mais il n'est pas directement déterminé par le sexe ni ne détermine directement la sexualité.

Ces usages descriptifs du genre ont été employés par les historien(ne)s, dans la plupart des cas, pour délimiter un nouveau terrain. A mesure que les historiens sociaux se tournaient vers de nouveaux objets d'étude, le genre relevait de thèmes comme les femmes, les enfants, les familles et les idéologies des genres. En d'autres termes, cet usage du genre ne se réfère qu'aux domaines - aussi bien structurels qu'idéologiques - qui impliquent des rapports entre les sexes. Parce qu'en apparence, la guerre, la diplomatie et la haute politique n'ont pas explicitement à voir avec ces relations, le genre semble ne pas s'appliquer à ces objets et n'apparaît donc pas pertinent pour la réflexion des historiens qui travaillent sur la politique et le pouvoir. Ceci a comme résultat l'adhésion à une certaine vision fonctionnaliste fondée, en dernière analyse, sur la biologie et la perpétuation de l'idée des sphères séparées dans l'écriture de l'histoire (la sexualité ou la politique, la famille ou la nation, les femmes ou les hommes). Même si, dans cet usage, le terme de genre affirme que les rapports entre les sexes sont sociaux, il ne dit rien sur les raisons pour lesquelles ces rapports sont construits comme ils le sont, il ne dit pas comment ils fonctionnent ou comment ils changent. Dans son usage descriptif, le genre est donc un concept associé à l'étude des choses relatives aux femmes. Le genre est un nouveau sujet, un nouveau domaine de recherches historiques, mais il n'a pas la force d'analyse suffisante pour interroger (et changer) les paradigmes historiques existants.

Certains historiens étaient, bien sûr, conscients de ce problème ; d'où les efforts pour employer des théories qui puissent expliquer le concept de genre et rendre compte du changement historique. En fait, l'enjeu consistait à réconcilier la théorie, qui était conçue en termes universels, avec l'histoire, qui était engagée dans l'étude des contextes spécifiques et du changement fondamental. Le résultat fut très éclectique : des emprunts partiels qui invalident la force d'analyse d'une théorie particulière ou, pire, qui emploient ses préceptes sans avoir conscience de leurs implications ; ou des tentatives pour rendre compte du changement qui, parce qu'elles se moulaient dans des théories universelles, ne font qu'illustrer des thèmes invariants ; ou alors des études merveilleuses et pleines d'imagination dans lesquelles la théorie est cependant si cachée que ces études ne peuvent servir de modèles pour d'autres recherches. Parce que, souvent, les théories dont les historien(ne)s se sont inspiré(es) n'ont pas été clairement articulées dans toutes leurs implications, il semble digne d'intérêt d'y consacrer un peu de temps. C'est seulement à travers un tel exercice que l'on peut évaluer l'utilité de ces théories et, peut-être, articuler une approche théorique plus solide.

Les historien(ne)s féministes ont employé toute une série d'approches dans l'analyse du genre, mais celles-ci peuvent être ramenées à trois positions théoriques<sup>9</sup>. La première, une tentative entièrement féministe, entreprend d'expliquer les origines du patriarcat. La seconde se situe à l'intérieur d'une tradition marxiste et recherche un compromis avec les critiques féministes. La troisième, fondamentalement divisée entre le post-structuralisme français et les théories des relations d'objet, s'inspire de diverses écoles de psychanalyse pour expliquer la production et la reproduction de l'identité genrée du sujet.

Les théoriciennes du patriarcat ont porté leur attention sur la subordination des femmes et en ont trouvé l'explication dans le "besoin" mâle de dominer les femmes. Dans l'adaptation ingénieuse que fit de Hegel Mary O'Brien, elle définit la domination masculine comme l'effet du désir des hommes de transcender leur privation des moyens de reproduction de l'espèce. Le principe de la continuité de génération restitue la primauté de la paternité et obscurcit le dur

travail fourni par les femmes dans la maternité et la réalité sociale de celle-ci. La source de la libération des femmes réside dans "une compréhension adéquate du processus de reproduction", dans une évaluation des contradictions entre la nature du travail reproductif des femmes et la mystification idéologique (masculine) de celui-ci<sup>10</sup>. Pour Sulamith Firestone, la reproduction était également le "piège amer" des femmes. Cependant, dans son analyse plus matérialiste, leur libération viendrait des transformations dans la technologie de reproduction qui pourrait, dans un avenir pas trop lointain, éliminer le besoin des corps des femmes comme agents de la reproduction de l'espèce<sup>11</sup>.

Si la reproduction était la clef du patriarcat pour certaines, pour d'autres, la réponse se trouvait dans la sexualité elle-même. Les formulations audacieuses de Catherine MacKinnon lui sont propres, mais sont en même temps caractéristiques d'une certaine approche : "La sexualité est au féminisme ce que le travail est au marxisme : ce qui nous appartient le plus et qui pourtant nous est le plus enlevé". La réification sexuelle est le processus primaire de l'assujettissement des femmes. Il allie l'acte au mot, la construction à l'expression, la perception à la contrainte, le mythe à la réalité. L'homme baise la femme ; sujet verbe objet<sup>12</sup>. Poursuivant son analogie avec Marx, MacKinnon proposait comme méthode d'analyse féministe, non pas le matérialisme dialectique mais les groupes de conscience. En exprimant l'expérience partagée de réification, soutenait-elle, les femmes sont amenées à comprendre leur identité commune et sont poussées à l'action politique. Ainsi, pour MacKinnon, la sexualité se situait en dehors de l'idéologie et était susceptible d'être découverte par l'expérience comme un fait immédiat. Dans l'analyse de MacKinnon, bien que les rapports sexuels soient définis comme sociaux, il n'y a rien - sauf l'inégalité inhérente au rapport sexuel lui-même - qui puisse expliquer pourquoi le système du pouvoir fonctionne ainsi. La source des rapports inégaux entre les sexes c'est, en fin de compte, les rapports inégaux entre les sexes. Bien qu'elle affirme que l'inégalité, ayant ses origines dans la sexualité, est intégrée dans "tout un système de rapports sociaux", elle n'explique pas comment ce système fonctionne<sup>13</sup>.

Les théoriciennes du patriarcat ont interrogé l'inégalité entre les hommes et les femmes de plusieurs manières importantes mais, pour les historien(nes), leurs théories posent des problèmes. D'abord, tandis qu'elles proposent une analyse interme au système de genre, elles affirment également la primauté de ce système par rapport à l'organisation sociale dans son ensemble. Mais les théories du patriarcat ne montrent pas comment l'inégalité de genre structure toutes les autres inégalités ou comment le genre affecte ces domaines de la vie qui ne semblent pas lui être liés. Deuxièmement, l'analyse demeure fondée sur la différence physique, que la domination prenne la forme de l'appropriation du travail reproductif de la femme par l'homme ou celle de la réification sexuelle des femmes par les hommes. Toute différence physique revêt un caractère universel et immuable même si les théoriciennes du patriarcat prennent en considération l'existence des mutations dans les formes et les systèmes d'inégalité de genre<sup>14</sup>. Une théorie qui repose sur la variable unique de la différence physique est problématique pour les historien(nes) : elle présuppose un sens permanent ou inhérent au corps humain - en dehors d'une construction sociale ou culturelle - et donc la non historicité du genre lui-même. D'un certain point de vue, l'histoire devient un épiphénomène qui offre des variations interminables sur le thème immuable d'une inégalité de genre fixe.

Les féministes marxistes ont une approche plus historique, puisqu'elles sont guidées par une théorie de l'histoire. Mais, quelles que soient les variations et les adaptations, le fait qu'elles s'imposent l'exigence de trouver une explication "matérielle" a limité ou, du moins, a retardé le développement de nouvelles directions d'analyse. Dans le cas où on avance une solution fondée sur un double système (composé de deux domaines, le patriarcat et le capitalisme qui sont séparés mais en interaction), comme dans le cas où l'analyse développée se réfère plus strictement aux débats marxistes orthodoxes sur les modes de production, l'explication des origines et des transformations des systèmes de genre se trouve en dehors de la division sexuelle du travail. Familles, foyers et sexualités sont, en fin de compte, tous, des produits de

changement des modes de production. C'est ainsi que Engels concluait ses explorations sur *L'origine de la Famille*<sup>15</sup>, c'est là-dessus que repose en fin de compte l'analyse de l'économiste Heidi Hartmann. Hartmann insiste sur la nécessité de considérer le patriarcat et le capitalisme comme deux systèmes séparés, mais en interaction. Mais à mesure qu'elle développe son argumentation, la causalité économique devient prioritaire et le patriarcat est toujours en train de se développer et de changer comme une fonction des rapports de production. Quand elle suggère qu' "il est nécessaire d'éliminer la division sexuelle du travail en tant que telle pour finir avec la domination masculine"<sup>16</sup>, elle entend par là mettre une fin à la ségrégation professionnelle selon les sexes".

Les premiers débats parmi les féministes marxistes tournaient autour des mêmes problèmes : le rejet de l'essentialisme de ceux qui soutenaient que "les exigences de la reproduction biologique" déterminaient la division sexuelle du travail sous le capitalisme ; le caractère futile de l'intégration des "modes de reproduction" dans des débats sur les modes de production (la reproduction demeure une catégorie opposée et n'a pas un statut équivalent à celui du mode de production) ; la reconnaissance que les systèmes économiques ne déterminent pas de manière directe les rapports de genre et qu'en fait, la subordination des femmes est antérieure au capitalisme et continue sous le socialisme ; la recherche, malgré tout, d'une explication matérialiste qui exclue les différences physiques naturelles<sup>17</sup>. Une tentative importante de sortir de ce cercle vint de Joan Kelly, dans son essai, "La double vision de la théorie féministe" où elle soutenait que les systèmes économiques et les systèmes de genre agissaient réciproquement les uns sur les autres pour produire des expériences sociales et historiques ; qu'aucun des deux n'était causal, mais que tous les deux "opèrent simultanément pour reproduire les structures socio-économiques et les structures de domination masculine d'un ordre social particulier". L'idée de Kelly que les systèmes de genre auraient une existence indépendante constitua une ouverture conceptuelle décisive, mais sa volonté de demeurer dans un cadre marxiste l'amena à mettre l'accent sur la causalité économique même en ce qui concerne la détermination du système de genre : "Le rapport entre les sexes opère en fonction des structures socio-économiques et à travers celles-ci ; mais aussi en fonction des structures de genre"<sup>18</sup>. Kelly introduisit l'idée d'une "réalité sociale fondée sur le sexe" mais elle avait tendance à souligner le caractère social plutôt que sexuel de cette réalité et, très souvent, l'usage qu'elle faisait du "social" était conçu en termes de rapports économiques de production.

L'analyse de la sexualité qui est allée le plus loin, parmi les féministes marxistes américaines, se trouve dans *Pouvoirs du Désir*, un volume d'essais publié en 1983<sup>19</sup>. Influencées par l'importance croissante qu'accordaient les militants politiques et les chercheurs à la sexualité, par l'insistance du philosophe français Michel Foucault sur le fait que la sexualité est produite dans des contextes historiques, par la conviction que la "révolution sexuelle" contemporaine exigeait une analyse sérieuse, les auteurs ont centré leurs interrogations sur la "politique de la sexualité". Ce faisant, elles ont posé la question de la causalité et ont proposé une série de solutions ; en fait, le plus frappant dans ce volume est le manque d'unanimité, son maintien de tensions dans l'analyse. Si des auteurs individuels ont tendance à souligner la causalité des contextes sociaux (qui désignent souvent économique, elles n'en suggèrent pas moins la nécessité d'étudier la "structuration psychique de l'identité de genre". Si on parle souvent d'"idéologie de genre" qui "reflète" les structures économiques et sociales, il y a aussi une reconnaissance cruciale du besoin de comprendre "le lien" complexe "entre la société et une structure psychique persistante"<sup>20</sup>. D'une part, les responsables de ce recueil adoptent l'argument de Jessica Benjamin selon lequel la politique devrait intégrer l'attention "aux composantes érotiques et fantasmatiques de la vie humaine" mais, d'autre part, aucun autre essai, sauf celui de Benjamin, n'aborde sérieusement les questions théoriques que celle-ci pose<sup>21</sup>. Il y a plutôt un présupposé tacite qui parcourt le volume, selon lequel le marxisme pourrait être élargi pour inclure des discussions sur l'idéologie, la culture et la psychologie, et

que cet élargissement sera effectué par le biais de recherches sur des données concrètes comme celles qui sont entreprises dans la plupart des articles. L'avantage d'une telle approche, c'est qu'elle évite les divergences aiguës, son désavantage, qu'elle laisse intacte une théorie déjà entièrement articulée qui mène encore une fois à des rapports de sexe fondés sur des rapports de production.

Une comparaison entre les tentatives des féministes marxistes américaines et celles de leurs homologues anglaises, plus étroitement liées à la politique d'une tradition marxiste puissante et viable, révèle que les Anglaises ont eu plus de mal à mettre en question les contraintes d'explications strictement déterministes. Cette difficulté s'exprime de la manière la plus spectaculaire dans les débats récents, parus dans *New Left Review*, entre Michèle Barret et ses critiques, qui l'accusaient d'abandonner une analyse matérialiste de la division sexuelle du travail dans le capitalisme<sup>22</sup>. Elle s'exprime aussi par le fait que des chercheurs qui avaient initialement entrepris une tentative féministe de réconciliation entre la psychanalyse et le marxisme, et qui avaient insisté sur la possibilité d'une certaine fusion entre les deux, choisissent aujourd'hui l'une ou l'autre de ces positions théoriques<sup>23</sup>. La difficulté pour les féministes anglaises et américaines qui travaillent dans le cadre du marxisme est apparue dans les travaux que j'ai mentionné ici. Le problème auquel elles sont confrontées est à l'inverse de celui que pose la théorie du patriarcat. A l'intérieur du marxisme, le concept de genre fut longtemps traité comme un sous-produit de structures économiques changeantes : le genre n'a pas eu son propre statut d'analyse.

Un examen de la théorie psychanalytique exige une distinction entre les écoles puisque on a eu tendance à classer les différentes approches selon les origines nationales de leurs fondateurs ou de la majorité de ceux et celles qui les appliquent. Il y a l'École anglo-américaine, qui travaille avec les termes des théories de relations d'objet (*object-relation theories*). Aux Etats-Unis, c'est le nom de Nancy Chodorow qui est le plus associé à cette approche. En outre, le travail de Carol Gilligan a eu un impact très étendu sur la production scientifique américaine, y compris dans le domaine de l'histoire. Le travail de Gilligan s'inspire de celui de Chodorow, même s'il s'intéresse moins à la construction du sujet qu'au développement moral et au comportement. Contrairement à l'école anglo-américaine, l'école française se fonde sur des lectures structuralistes et post-structuralistes de Freud dans le contexte des théories du langage (pour les féministes la figure centrale est Jacques Lacan).

Les deux écoles s'intéressent aux processus par lesquels est créée l'identité du sujet : toutes les deux centrent leur intérêt sur les premières étapes du développement de l'enfant afin de trouver des indications sur la formation de l'identité de genre. Les théoriciennes des relations d'objet mettent l'accent sur l'influence de l'expérience concrète (l'enfant voit, entend, a des rapports avec ceux qui s'occupent de lui, en particulier bien sûr, avec ses parents), tandis que les post-structuralistes soulignent le rôle central du langage dans la communication, l'interprétation et la représentation du genre. (Pour les post-structuralistes, "langage" ne désigne pas seulement les mots mais des systèmes de signification - des ordres symboliques - qui précèdent la maîtrise de la parole proprement dite, de la lecture et de l'écriture). Une autre différence entre ces deux écoles de pensée concerne le subconscient, qui pour Chodorow est, en dernière instance, susceptible de compréhension consciente tandis que, pour Lacan, il ne l'est pas. Pour les Lacaniennes, le subconscient est un facteur décisif dans la construction du sujet ; de plus, c'est le lieu d'émergence de la division sexuelle et, pour cette raison, un lieu d'instabilité constante pour le sujet sexué.

Dans les années récentes, des historiennes féministes ont été attirées par ces théories, soit parce que celles-ci servent à appuyer des conclusions particulières par des observations générales, soit parce qu'elles paraissent offrir une formulation théorique importante en ce qui concerne le genre. De plus en plus, les historien(nes) qui travaillent avec le concept de "culture féminine" citent les travaux de Chodorow et Gilligan à la fois comme preuves et comme explications de leurs interprétations, celles qui ont des problèmes avec la théorie

féministe se tournent vers Lacan. Enfin de compte, aucune de ces théories ne me paraît entièrement utilisable par les historien(nes), un regard plus attentif sur chacune pourrait aider à expliquer pourquoi.

Ma réserve face à la théorie des relations d'objet, c'est son littéralisme, le fait qu'elle fait dépendre la production de l'identité de genre, et la genèse du changement, de structures d'interaction petites. Aussi bien la division sexuelle dans la famille que les tâches assignées à chacun des parents jouent un rôle crucial dans la théorie de Chodorow. Le produit des systèmes dominants occidentaux est une division nette entre masculin et féminin : "Le sens féminin du soi est fondamentalement lié au monde, le sens masculin du soi est fondamentalement séparé"<sup>24</sup>. Selon Chodorow, si les pères étaient plus impliqués dans les devoirs parentaux et plus présents dans des situations domestiques, les conséquences du drame oedipien seraient probablement différentes<sup>25</sup>.

Cette interprétation limite le concept du genre à la sphère de la famille et à l'expérience domestique et, pour l'historien, elle ne laisse pas de moyen de lier ce concept (ni l'individu) à d'autres systèmes sociaux économiques, politiques ou de pouvoir. Sans doute est-il explicite que les dispositions sociales qui exigent que les pères travaillent et que les mères accomplissent la plupart des tâches de l'élevage des enfants, structurent l'organisation de la famille. Mais l'origine de ces dispositions sociales n'est pas clair, ni pourquoi elles sont articulées en termes de division sexuelle du travail. On ne trouve pas non plus d'interrogation sur le problème de l'inégalité, par opposition à celui de l'assymétrie. Comment pouvons-nous rendre compte, à l'intérieur de cette théorie, de l'association persistante de la masculinité avec le pouvoir, de ce que des valeurs plus hautes sont investies dans la virilité que dans la féminité ? Comment pouvons-nous expliquer le fait que les enfants apprennent ces associations et évaluations même quand ils vivent en dehors de foyers nucléaires, ou dans des foyers où maris et femmes partagent les tâches parentales ? je pense que nous ne le pouvons pas sans une certaine attention aux systèmes symboliques, c'est-à-dire aux façons dont les sociétés représentent le genre, s'en servent pour articuler les règles de relations sociales ou pour construire le sens de l'expérience. Sans le sens il n'y a pas d'expérience, sans processus de signification, il n'y a pas de sens (ce qui ne veut pas dire que le langage est tout, mais qu'une théorie qui ne le prend pas en considération ne saurait saisir les rôles puissants que les symboles, les métaphores et les concepts jouent dans la définition de la personnalité et de l'histoire humaines).

Le langage est le centre de la théorie lacanienne ; c'est la clef de l'accession de l'enfant à l'ordre symbolique. A travers le langage est construite l'identité sexuée. Selon Lacan, le phallus est le signifiant central de la différence sexuelle. Mais le sens du phallus doit être lu de manière métaphorique. Le drame oedipien fait connaître à l'enfant les termes de l'interaction culturelle, puisque la menace de castration représente le pouvoir, les règles de la loi (du père). Le rapport de l'enfant à la loi dépend de la différence sexuelle, de son identification imaginaire (ou phantasmatique) à la position masculine ou féminine. En d'autres termes, l'imposition des règles de l'interaction sociale est sexuée de manière inhérente et spécifique, car le rapport féminin au phallus est forcément différent du rapport masculin. Mais l'identification de genre, même si elle apparaît toujours comme étant cohérente et fixe, est en fait extrêmement instable. Comme les mots eux-même, les identités subjectives sont des processus de différenciation et de distinction, exigeant la suppression des ambiguïtés et des éléments opposés afin d'assurer (créer l'illusion d') une cohérence et compréhension communes. L'idée de masculinité repose sur la répression nécessaire d'aspects féminins - du potentiel bisexuel du sujet - et introduit le conflit dans l'opposition du masculin et du féminin. Des désirs réprimés sont présents dans l'inconscient et constituent une menace permanente pour la stabilité de l'identification de genre, niant son unité, subvertissant son besoin de sécurité. De plus, les représentations conscientes du masculin et du féminin ne sont pas immuables puisqu'elles varient selon les usages du contexte. Un conflit existe donc toujours



entre le besoin qu'a le sujet d'une apparence de totalité, et l'imprécision, la relativité de la terminologie et sa dépendance à l'égard de la répression<sup>26</sup>. Ce type d'interprétation rend problématique les catégories "homme" et "femme" en suggérant que le masculin et le féminin ne sont pas des caractéristiques inhérentes, mais des constructions subjectives (ou fictives). Cette interprétation implique aussi que le sujet se trouve dans un processus constant de construction, et offre un moyen systématique d'interpréter le désir conscient et inconscient en se référant au langage comme un lieu adéquat pour l'analyse. En tant que telle, je la trouve instructive.

Je n'en suis pas moins gênée par la fixation exclusive sur des questions relatives au "sujet" et par la tendance à réifier, comme la dimension principale du genre, l'antagonisme subjectivement produit entre hommes et femmes. Qui plus est, même si la manière dont "le sujet" est construit reste ouverte, la théorie tend à universaliser les catégories et le rapport entre masculin et féminin. La conséquence pour les historien(nes) est une lecture réductrice des données du passé. Même si cette théorie prend en considération les rapports sociaux en liant la castration à la prohibition et à la loi, elle ne permet pas d'introduire une notion de spécificité et de variabilité historiques. Le phallus est le seul signifiant ; le processus de construction du sujet genré est, en dernière instance, prévisible puisque toujours le même. Si comme le suggère la théoricienne du cinéma Teresa de Lauretis, nous avons besoin de penser la construction d'une subjectivité dans des contextes sociaux et historiques, il n'y a aucun moyen de préciser ces contextes dans les termes que propose Lacan. En fait, même dans la tentative de Lauretis, la réalité sociale (c'est-à-dire les relations "matérielles, économiques et interpersonnelles qui sont en fait sociales et, dans une perspective plus large, historiques") paraît se situer à l'écart du sujet<sup>27</sup>. Une manière de concevoir la "réalité sociale" en termes de genre fait défaut.

Le problème de l'antagonisme sexuel dans cette théorie a deux aspects. D'abord il projette une certaine dimension éternelle, même quand elle est bien historicisée, comme chez Sally Alexander. Sa lecture de Lacan l'a conduite à la conclusion que "l'antagonisme entre les sexes est un aspect inévitable de l'acquisition de l'identité sexuelle... Si l'antagonisme est toujours latent, il est possible que l'histoire ne puisse pas offrir une solution, mais seulement la reformulation et réorganisation permanente de la symbolisation de la différence, et de la division sexuelle du travail"<sup>28</sup>. C'est peut-être mon incurable optimisme qui me laisse sceptique, ou alors le fait que je n'ai pas encore su me défaire de l'épistémé de ce que Foucault appelait l'Age classique. Quoi qu'il en soit, la formulation de Alexander contribue à fixer l'opposition binaire masculin-féminin comme le seul rapport possible et comme un aspect permanent de la condition humaine. Elle perpétue, plutôt qu'elle ne met en cause, ce à quoi Denise Riley se réfère comme à "l'insupportable allure d'éternité de la polarité sexuelle". Celle-ci écrit : "le caractère historiquement construit de l'opposition (entre le masculin et le féminin) produit comme un de ses effets cet air justement invariable et monotone d'opposition hommes/femmes"<sup>29</sup>.

C'est précisément cette opposition, dans tout son ennui et toute sa monotonie, qui (pour revenir aux anglo-saxons) est mise en avant par le travail de Carol Gilligan. Gilligan a expliqué les différents modes de développement moral des garçons et des filles, en termes de différences d' "expérience" (de réalité vécue). Il n'est pas surprenant que des historien(nes), des femmes aient repris ses idées et les aient utilisées pour expliquer les "voix différentes" que leur travail leur avait permis d'entendre<sup>30</sup>. Le premier problème que pose ce type d'emprunt est un glissement qui s'opère souvent dans l'attribution de la causalité : l'argumentation commence par une affirmation du type "l'expérience des femmes les amène à faire des choix moraux qui dépendent des contextes et des relations" pour arriver à "les femmes pensent et choisissent ce chemin parce qu'elles sont des femmes". On trouve impliquée dans cette approche la notion a-historique, sinon essentialiste, de femmes. Gilligan et d'autres ont extrapolé sa propre description, fondée sur un petit échantillon d'élèves

américains de la fin du XXème siècle, à toutes les *femmes*. Cette extrapolation est évidente notamment, mais pas exclusivement, dans les discussions de la "culture féminine" menées par certain(es) historien(nes) qui, puisant leurs données depuis les saintes du Moyen-Age jusqu'aux militantes syndicalistes modernes, en font des preuves de l'hypothèse de Gilligan qui veut que la préférence féminine pour le relationnel soit universelle<sup>31</sup>. Cet usage des idées de Gilligan s'inscrit en opposition flagrante avec des conceptions plus complexes et historicisées de la "culture féminine" qu'on peut trouver dans le symposium de *Feminists Studies* de 1980<sup>32</sup>. En effet, une comparaison de cette série d'articles avec les théories de Gilligan révèle à quel point sa notion est a-historique, définissant la catégorie homme/femme comme une opposition binaire qui s'auto-reproduit - établie toujours de la même façon. En insistant toujours sur des différences fixées (dans le cas de Gilligan, en faisant un usage simplificateur des données historiques et des résultats plus hétérogènes sur le sexe et le raisonnement moral, pour souligner la différence sexuelle), les féministes renforcent le type de pensée qu'elles voulaient combattre. Bien qu'elles insistent sur la réévaluation de la catégorie du "féminin" (Gilligan suggère que les choix moraux des femmes pourraient être plus humains que ceux des hommes), elles ne traitent pas de l'opposition binaire elle-même.

Nous avons besoin d'un rejet du caractère fixé et permanent de l'opposition binaire, d'une historicisation et d'une déconstruction authentiques des termes de la différence sexuelle. Nous devons devenir plus attentives aux distinctions entre notre vocabulaire d'analyse et le matériel que nous voulons analyser. Nous devons trouver des moyens (même incomplets) de soumettre sans cesse nos catégories à la critique, nos analyses à l'auto-critique. Ce qui signifie analyser dans son contexte la manière dont opère toute opposition binaire, renversant et déplaçant sa construction hiérarchique, au lieu de l'accepter comme réelle, comme allant de soi ou comme étant dans la nature des choses<sup>33</sup>. En un sens, les féministes n'ont, sans doute, fait que ceci pendant des années. L'histoire de la pensée féministe est une histoire du refus de la construction hiérarchique entre masculin et féminin, dans ses contextes spécifiques, c'est une tentative de renverser ou de déplacer ses fonctionnements. Les historien(nes) féministes sont maintenant en position de théoriser leurs pratiques et de développer le genre comme une catégorie d'analyse.

Les préoccupations théoriques relatives au genre comme catégorie d'analyse n'ont émergé qu'à la fin du XXème siècle. Elles sont absentes de la majeure partie des théories sociales formulées depuis le XVIIIème jusqu'au début du XXème siècle. En fait, certaines de ces théories ont bâti leur logique sur des analogies avec l'opposition masculin/féminin, d'autres ont reconnu une "question féminine", d'autres encore se sont préoccupées de la formation de l'identité sexuelle subjective, mais le genre, comme moyen de parler de systèmes de rapports sociaux ou entre les sexes n'avait pas apparu. Ce manque pourrait expliquer en partie la difficulté qu'on eut les féministes contemporaines à intégrer le terme de genre dans des ensembles théoriques pré-existants et à convaincre les adeptes de l'une ou l'autre école théorique que le genre faisait partie de leur vocabulaire. Le terme de genre fait partie de la tentative entreprise par les féministes contemporaines pour revendiquer un certain terrain de définition, pour insister sur l'inaptitude des théories existantes à expliquer les inégalités persistantes entre les femmes et les hommes. Il est, à mon avis, significatif que l'usage du mot genre ait émergé à un moment de grande effervescence épistémologique parmi les chercheurs des sciences sociales, effervescence qui, dans certains cas, prend la forme d'une évolution, des modèles scientifiques vers des modèles littéraires (de l'accent mis sur la cause vers l'accent mis sur le sens, brouillant les genres de l'enquête, selon la formulation de l'anthropologue Clifford Geertz)<sup>34</sup>. Dans d'autres cas, cette évolution prend la forme de débats théoriques entre ceux qui affirment la transparence des faits et ceux qui insistent sur l'idée que toute réalité est interprétée ou construite, entre ceux qui défendent et ceux qui mettent en question l'idée que l'"homme" est le maître rationnel de son propre destin.

Dans l'espace ouvert par ce débat, par la critique de la science que développent les sciences humaines et par la critique de l'empirisme et de l'humanisme que développent les post-structuralistes, les féministes n'ont pas seulement commencé à trouver une voix théorique propre, elles ont également trouvé des alliés scientifiques et politiques. C'est dans cet espace que nous devons articuler le genre comme une catégorie d'analyse.

Que pourraient faire les historien(nes) qui, après tout, ont vu leur discipline rejetée comme une relique de la pensée humaniste ? Je ne pense pas que nous devons quitter les archives ou abandonner l'étude du passé, mais je crois par contre que nous devons changer certaines de nos habitudes de travail, certaines des questions que nous avons posées. Nous devons examiner attentivement nos méthodes d'analyse, clarifier nos hypothèses principales, et expliquer comment nous pensons que le changement a lieu. Au lieu de chercher des origines uniques, nous devons concevoir des processus tellement liés entre eux qu'ils ne sauraient être séparés. Il est évident que nous choisissons des problèmes concrets à étudier, et ces problèmes constituent des débuts, ou des prises sur des processus complexes. Mais ce sont les processus qu'il faut sans cesse avoir en tête. Il faut nous demander plus souvent comment les choses se sont passées pour découvrir pourquoi elle se sont passées ; selon la formulation de Michelle Rosaldo, nous devons rechercher non pas une causalité générale et universelle, mais une explication significative : "Je vois maintenant que la place de la femme dans la vie sociale humaine n'est pas directement le produit de ce qu'elle fait, mais du sens qu'acquiert ses activités à travers l'interaction sociale concrète"<sup>35</sup>. Pour faire surgir le sens, nous avons besoin de traiter le sujet individuel aussi bien que l'organisation sociale et d'articuler la nature de leur interrelation, car tous deux ont une importance cruciale pour comprendre comment fonctionne le genre, comment survient le changement. Enfin, nous avons besoin de remplacer la notion d'un pouvoir social unifié, cohérent et centralisé par quelque chose qui soit proche du concept foucauldien de pouvoir, entendu comme des constellations dispersées de rapports inégaux, constituées par le discours dans des "champs de forces" sociaux<sup>36</sup>. A l'intérieur de ces processus et structures, il y a de l'espace pour un concept d'agent humain, comme effort (du moins partiellement rationnel) de construire une identité, une vie, un ensemble de rapports, une société avec certaines limites et avec le langage - le langage conceptuel qui à la fois pose des limites et contient la possibilité de négation, de résistance, de réinterprétation, du jeu d'invention métaphorique et d'imagination.

Ma définition du genre a deux parties et diverses sous-parties. Elles sont liées entre elles, mais devraient être distinguées dans l'analyse. Le noyau essentiel de la définition repose sur la relation fondamentale entre deux propositions : le genre est un élément constitutif de rapports sociaux fondés sur des différences perçues entre les sexes, et le genre est une façon première de signifier des rapports de pouvoir. Les changements dans l'organisation des rapports sociaux correspondent toujours à des changements dans les représentations du pouvoir, mais la direction du changement ne suit pas nécessairement un sens unique. Comme élément constitutif des rapports sociaux fondés sur des différences perçues, le genre implique quatre éléments : premièrement, des symboles culturellement disponibles qui évoquent des représentations symboliques (et souvent contradictoire) - Eve et Marie comme symbole de la femme, par exemple, dans la tradition chrétienne de l'Occident - mais aussi des mythes de la lumière et de l'obscurité, de la purification et de la pollution, de l'innocence et de la corruption. Pour les historien(nes), les questions intéressantes sont celles des représentations symboliques invoquées, de leurs modalités et de leurs contextes. Deuxièmement, des concepts normatifs qui mettent en avant des interprétations des sens des symboles, qui s'efforcent de limiter et contenir leurs possibilités métaphoriques. Ces concepts sont exprimés dans des doctrines religieuses, éducatives, scientifiques, politiques ou juridiques et prennent la forme typique d'une opposition binaire, qui affirme de manière catégorique et sans équivoque le sens du masculin et du féminin. En fait, ces affirmations normatives dépendent du rejet ou de la répression d'autres possibilités alternatives et parfois, il y a des confrontations ouvertes à leur

sujet (quand et dans quelles circonstances, c'est ce qui devrait préoccuper les historien(nes). La position qui émerge comme position dominante est, néanmoins, déclarée l'unique possible. L'histoire ultérieure est écrite comme si ces positions normatives étaient le produit d'un consensus social plutôt que d'un conflit. Un exemple de ce type d'histoire est fourni par ceux qui traitent l'idéologie victorienne de la femme au foyer comme si elle était créée d'un bloc, comme si elle n'était mise en question qu'ultérieurement, alors qu'elle a été le sujet permanent de divergences d'opinion. Un autre exemple vient des groupes religieux fondamentalistes d'aujourd'hui, qui ont voulu nécessairement lier leurs pratiques à la restauration du rôle "traditionnel" des femmes, supposé plus authentique, alors qu'en réalité il y a peu d'antécédents historiques qui témoigneraient de la réalisation incontestée d'un rôle pareil.

L'enjeu de la nouvelle recherche historique est de faire éclater cette notion de fixité, de découvrir la nature du débat ou de la répression qui produisent l'apparence d'une permanence éternelle dans la représentation binaire du genre. Ce type d'analyse doit inclure une notion du politique aussi bien qu'une référence aux institutions et à l'organisation sociale - c'est le troisième aspect des rapports de genre.

Certains chercheurs, notamment des anthropologues, ont réduit l'usage de la catégorie de genre au système de parenté (fixant leur regard sur l'univers domestique et la famille comme fondement de l'organisation sociale). Nous avons besoin d'une vision plus large qui inclue non seulement la parenté mais aussi (en particulier pour les sociétés modernes complexes) le marché du travail (un marché du travail sexuellement ségrégué fait partie du processus de construction de genre), l'éducation (les institutions d'éducation seulement masculines, non mixtes, ou de co-éducation font partie du même processus), le système politique (le suffrage masculin universel fait partie du processus de construction du genre). Cela n'a pas beaucoup de sens de ramener de force ces institutions à leur utilité fonctionnelle pour le système de parenté, ou de soutenir que les rapports contemporains entre les hommes et les femmes sont des produits de systèmes antérieurs de parenté fondés sur l'échange des femmes<sup>37</sup>. Le genre est construit à travers la parenté mais pas exclusivement ; il est construit également dans l'économie et l'organisation politique qui, du moins dans notre société, opère actuellement de manière largement indépendante de la parenté.

Le quatrième aspect du genre c'est l'identité subjective. Je suis d'accord avec l'idée de l'anthropologue Gayle Rubin que la psychanalyse fournit une théorie importante pour la reproduction du genre, une description de la "transformation de la sexualité biologique des individus au fur et à mesure de leur acculturation"<sup>38</sup>. Mais la prétention universelle de la psychanalyse me laisse sceptique. Même si la théorie lacanienne peut être utile pour la réflexion sur la construction de l'identité sexuée, les historien(nes) ont besoin de travailler de manière plus historique. Si l'identité de genre est uniquement et universellement fondée sur la peur de la castration, la pertinence de l'interrogation historique est niée. Qui plus est, les hommes et les femmes réels ne remplissent pas toujours les termes des prescriptions de leur société ou de nos catégories d'analyse. Les historiens doivent plutôt examiner les manières dont les identités genrées sont réellement construites, et mettre en rapport leurs trouvailles avec toute une série d'activités, d'organisations sociales et de représentations sociales historiquement situées. Il n'est pas surprenant que les meilleures tentatives dans ce domaine aient été, jusqu'à présent, les biographies : l'interprétation de Lou Andreas - Salomé par Bidy Martin, le portrait de Catharine Beecher par Kathryn Sklar, la vie de Jessie Daniel Ames par Jacqueline Hall et la réflexion de Mary Hill sur Charlotte Perkins Gilman<sup>39</sup>. Mais des traitements collectifs sont également possibles comme le montrent Mrinalini Sinha et Lou Ratté dans leurs travaux respectifs sur la construction d'une identité de genre parmi les administrateurs coloniaux britanniques aux Indes, et pour les Hindous éduqués dans la culture britannique qui sont devenus des dirigeants nationalistes anti-impérialistes<sup>40</sup>.

La première partie de ma définition du genre est, donc, composée de ces quatre éléments, et aucun d'entre eux ne peut opérer sans les autres. Cependant, ils n'opèrent pas simultanément,

comme si l'un était le simple reflet des autres. En effet, c'est une question pour la recherche historique de savoir quelles sont les relations entre ces quatre aspects. L'esquisse que j'ai proposée du processus de construction des rapports de genre pourrait être utilisée pour examiner la classe, la race, l'éthnie ou, autant dire, n'importe quel processus social. Mon propos était de clarifier et concrétiser comment on a besoin de penser l'effet du genre dans les rapports sociaux et institutionnels, parce que cette réflexion n'est pas souvent faite de manière systématique et concrète. Mais la théorisation du genre est présentée dans ma deuxième proposition : le genre est une façon première de signifier des rapports de pouvoir. Ce serait mieux de dire, le genre est un champ premier au sein duquel, ou par le moyen duquel le pouvoir est articulé. Le genre n'est pas le seul champ, mais il semble avoir constitué un moyen persistant et récurrent de rendre efficace la signification du pouvoir dans l'Occident, dans les traditions judéo-chrétienne et islamique. Comme telle, cette partie de la définition pourrait sembler appartenir à la section normative de mon argumentation, mais il n'en est pas ainsi car les concepts de pouvoir, bien que renforçant le genre, ne concernent pas toujours littéralement le genre lui-même. Le sociologue français Pierre Bourdieu a écrit sur les manières dont la "di-vision du monde", fondée sur des références à des "différences biologiques, celles qui se réfèrent à la division sexuelle du travail, de la procréation et de la reproduction", opère comme "la plus fondée des illusions collectives". Etablis comme un ensemble objectif de références, les concepts de genre structurent la perception et l'organisation concrète et symbolique de toute la vie sociale<sup>41</sup>. Dans la mesure où ces références établissent des distributions de pouvoir (un contrôle ou un accès différentiel aux ressources matérielles et symboliques), le genre devient impliqué dans la conception et la construction du pouvoir lui-même. L'anthropologue français Maurice Godelier l'a formulé ainsi : "(...) ce n'est pas la sexualité qui phantasma dans la société mais plutôt la société qui phantasma dans la sexualité, le corps. Les différences entre les corps qui naissent de leur sexe, sont constamment sollicitées de témoigner des rapports sociaux et de réalités qui n'ont rien à voir avec la sexualité. Non seulement témoigner de, mais témoigner pour - c'est-à-dire légitimer<sup>42</sup>.

La fonction de légitimation du genre fonctionne de plusieurs manières. Bourdieu, par exemple, a montré comment, dans certaines cultures, l'exploitation agricole était organisée selon des concepts de temps et de saison qui reposaient sur des définitions de l'opposition entre masculin et féminin. Gayatri Spivak a fait une analyse riche en implications de certains textes d'écrivains britannique et américains<sup>43</sup>. Natalie Davis a montré comment des concepts du masculin et du féminin étaient liés à des perceptions et des critiques des règles de l'ordre social dans la première période de la France moderne<sup>44</sup>. L'historienne Caroline Bynum a éclairé d'un jour nouveau la spiritualité médiévale par l'attention qu'elle a portée aux rapports entre deux concepts du masculin et du féminin et le comportement religieux. Son travail nous permet de mieux comprendre les façons dont ces concepts informaient la politique des institutions monastiques et des croyants individuels<sup>45</sup>. Des historiens de l'art ouvrent de nouvelles perspectives lorsqu'ils déchiffrent les implications sociales des représentations picturales des hommes et des femmes<sup>46</sup>. Ces interprétations sont fondées sur l'idée que les langages conceptuels emploient la différenciation pour établir le sens et que la différence sexuelle est une façon principale de signifier la différenciation<sup>47</sup>. Le genre est donc un moyen de décoder le sens et de comprendre les rapports complexes entre diverses formes d'interaction humaine. Quand les historien(nes) cherchent à trouver les manières dont le concept de genre légitime et construit les rapports sociaux, ils/elles commencent à comprendre la nature réciproque du genre et de la société et les manières particulières, et situées dans des contextes spécifiques, dont la politique construit le genre et le genre construit la politique.

La politique ne constitue qu'un des domaines dans lesquels le genre peut être utilisé pour l'analyse historique. J'ai choisi pour deux raisons les exemples suivants liés à la politique et au

pouvoir, dans leur sens le plus traditionnel, c'est-à-dire dans ce qui relève du gouvernement et de l'Etat-Nation. D'abord, parce qu'il s'agit d'un territoire pratiquement inexploré, puisque le genre fut perçu comme une catégorie antithétique aux affaires sérieuses de la vraie politique. Ensuite, parce que l'histoire politique - qui reste toujours le mode dominant de l'interrogation historique - a été le bastion de résistance à l'inclusion de matériaux ou de questions sur les femmes et le genre.

Le genre a été utilisé littéralement ou analogiquement par la théorie politique pour justifier ou critiquer le règne de monarques et pour exprimer les rapports entre gouvernants et gouvernés. On aurait pu s'attendre à ce que les débats des contemporains sur les règnes de Elizabeth I d'Angleterre et de Catherine de Médicis en France aient trait à la capacité des femmes à la direction politique ; mais dans une période où parenté et royauté étaient intrinsèquement liées, les discussions sur les rois mâles mettaient également en jeu les représentations de la masculinité et de la féminité<sup>48</sup>. Des analogies avec la relation maritale fournissent une structure pour les arguments de Jean Bodin, Robert Filmer et John Locke. L'attaque de Edmond Burke contre la Révolution française se développe autour d'un contraste entre les harpies laides et meurtrières des sans-culottes ("les furies de l'enfer, sous la forme dénaturée de la plus vile des femmes") et la féminité douce de Marie-Antoinette, qui échappe à la foule pour "chercher refuge aux pieds d'un roi et d'un mari" et dont la beauté avait jadis inspiré la fierté nationale. (C'est en référence au rôle approprié au féminin dans l'ordre politique que Burke a écrit. "Pour qu'on puisse aimer notre patrie, notre patrie doit être aimable")<sup>49</sup>. Mais l'analogie ne concerne pas toujours le mariage ni même l'hétérosexualité. Dans la théorie politique du Moyen-Age islamique, les symboles du pouvoir politique font plus souvent allusion aux rapports sexuels entre un homme et un garçon, suggérant non seulement l'existence de formes de sexualité acceptable comparables à celles que décrit Foucault (dans son dernier livre à propos de la Grèce classique), mais aussi l'incompatibilité des femmes avec toute notion de politique ou de vie publique<sup>50</sup>.

Pour que cette dernière remarque ne soit pas interprétée comme l'idée que la théorie politique reflète simplement l'organisation sociale, il semble important de noter que le changement dans les rapports de genre peut se produire à partir de considérations sur les besoins de l'Etat. Un exemple frappant est fourni par l'argumentation de Louis de Bonald, en 1816, sur les raisons pour lesquelles la législation de la Révolution française sur le divorce devrait être abrogée :

*"De même que la démocratie politique "permet au peuple, partie faible de la société politique, de se dresser contre le pouvoir établi", de même le divorce, "véritable démocratie domestique", permet à l'épouse "partie faible, de se révolter contre l'autorité maritale"... "Afin de garder l'Etat hors d'atteinte du peuple, il est nécessaire de garder la famille hors d'atteinte des épouses et des enfants"<sup>51</sup>.*

Bonald commence avec une analogie pour établir, par la suite, une correspondance directe entre le divorce et la démocratie. Reprenant des arguments bien plus anciens, à propos du bon ordre familial comme fondation du bon ordre de l'Etat, la législation qui a mis en œuvre cette position a redéfini les limites du rapport marital. De la même manière, à notre époque, les idéologues politiques conservateurs désireraient faire passer toute une série de lois sur l'organisation et le comportement de la famille, qui changeraient les pratiques actuelles. Le lien entre les régimes autoritaires et le contrôle des femmes a été bien observé, mais pas étudié à fond. Au moment critique pour l'hégémonie jacobine, pendant la Révolution française, à l'heure où Staline s'est emparé du contrôle de l'autorité, lors de la mise en œuvre de la politique nazie en Allemagne ou du triomphe de l'Ayatollah Khomeyni : dans toutes ces circonstances, les dirigeants qui s'affirment légitimement la nomination, la force, l'autorité centrale et pouvoir souverain en les identifiant au masculin (les ennemis, les outsiders, les subversifs et la faiblesse sont identifiés au féminin) et ont littéralement traduit ce code en des lois qui mettent les femmes à leur place (leur interdisant la participation à la vie politique, déclarant l'avortement illégal, empêchant le travail salarié des mères, imposant des codes

vestimentaires aux femmes)<sup>52</sup>. Ces actions et leur programmation ont peu de sens en elles-mêmes ; dans la plupart des cas, l'Etat n'avait rien d'immédiat ou de matériel à gagner au contrôle des femmes. Ces actions ne peuvent acquérir un sens que si elles sont intégrées dans une analyse de la construction et de la consolidation du pouvoir. Une affirmation de contrôle ou de force a pris la forme d'une politique pour les femmes. Dans ces exemples, la différence sexuelle a été conçue en termes de domination et de contrôle des femmes. Ces exemples peuvent nous donner des idées des divers types de rapports de pouvoir qui se construisent dans l'histoire moderne, mais ce rapport particulier ne constitue pas un thème politique universel. Selon des modes différents, par exemple, les régimes démocratiques du vingtième siècle, ont également construit leurs idéologies politiques à partir de concepts genrés qu'ils ont traduit en politiques concrètes ; l'état providence, par exemple, a démontré son paternalisme protecteur par des lois dirigées vers les femmes et les enfants<sup>53</sup>. Tout au long de l'histoire, certains mouvements socialistes ou anarchistes ont complètement refusé les métaphores de domination, présentant de manière imaginative leurs critiques de régimes ou d'organisations sociales particulières, en termes de transformation d'identités de genre. Les socialistes utopiques en France et en Angleterre, dans les années 1830 et 1840, ont conçu leurs rêves d'un avenir harmonieux en termes de natures complémentaires des individus, illustrés par l'union de l'homme et de la femme, "l'individu social"<sup>54</sup>. Les anarchistes européens étaient connus depuis longtemps pour leur refus des conventions du mariage bourgeois mais aussi pour leurs visions d'un monde dans lequel la différence sexuelle n'impliquerait pas de hiérarchie.

Il s'agit d'exemples de liens explicites entre le genre et le pouvoir, mais ils ne sont qu'une partie seulement de ma définition du genre comme façon première de signifier des rapports de pouvoir. Souvent, l'accent mis sur le genre n'est pas explicite mais il n'en est pas moins une dimension décisive de l'organisation de l'égalité et de l'inégalité. Les structures hiérarchiques reposent sur des perceptions généralisées du rapport prétendu naturel entre masculin et féminin. L'articulation du concept de classe au dix-neuvième siècle s'appuyait sur le genre. Quand par exemple, en France, des réformateurs bourgeois décrivaient les ouvriers en des termes codés comme féminins (subordonnés, faibles, sexuellement exploités comme les prostituées), les dirigeants ouvriers et socialistes répondaient en insistant sur la position masculine de la classe ouvrière (producteurs, forts, protecteurs des femmes et des enfants). Les termes de ce discours ne concernaient pas explicitement le genre mais, dans leurs références, ils mettaient en jeu certains "codages" genrés pour établir leur signification. Dans ce processus, des définitions normatives du genre, historiquement situées, (et prises comme des données) se sont reproduites et intégrées dans la culture de la classe ouvrière française<sup>55</sup>.

Les sujets de la guerre, de la diplomatie et de la haute politique apparaissent souvent, quand des historien(nes) de l'histoire politique traditionnelle mettent en question l'utilité du genre pour leur travail. Mais, ici aussi, nous devons regarder au-delà des acteurs et de la valeur littérale de leurs mots. Les relations de pouvoir entre nations et le statut des sujets coloniaux sont devenues compréhensibles (et donc légitimes) dans des termes de relations entre masculin et féminin. La légitimation de la guerre - sacrifier des vies de jeunes pour protéger l'Etat - a pris des formes diversifiées, depuis l'appel explicite de la virilité (le besoin de défendre des femmes et des enfants qui autrement seraient vulnérables), jusqu'à la croyance dans le devoir qu'auraient les fils de servir leurs dirigeants ou le roi (leur père), et jusqu'aux associations entre la masculinité et la puissance nationale<sup>56</sup>. La haute politique elle-même est un concept genré, car elle établit son importance décisive et son emprise publique, les raisons d'être et la réalité de l'existence de son autorité supérieure, précisément grâce à l'exclusion des femmes de son fonctionnement. Le genre est une des références récurrentes par lesquelles le pouvoir politique fut conçu, légitimé et critiqué. Il se réfère à l'opposition masculin-féminin et fonde en même temps son sens. Pour protéger le pouvoir politique, la référence doit sembler sûre et fixe, en dehors de toute construction humaine, partie prenante de l'ordre naturel ou

divin. De cette manière, l'opposition binaire et le processus social deviennent tous les deux des parties du sens du pouvoir lui-même ; mettre en cause ou changer un aspect menace le système entier.

Si les significations du genre et du pouvoir se construisent réciproquement, comment les choses changent-elles ? D'un point de vue général, on répondra que le changement peut avoir plusieurs origines. Des bouleversements politiques de masse qui plongent les ordres anciens dans le chaos et en engendrent de nouveaux, peuvent réviser les termes (et par là l'organisation) du genre dans leur recherche de nouvelles formes de légitimation. Mais ils peuvent ne pas le faire ; des notions anciennes du genre ont également servi pour valider de nouveaux règnes<sup>57</sup>. Des crises démographiques, causées par la famine, des pestes ou des guerres, ont parfois mis en question les visions normatives du mariage hétérosexuel (comme cela fut le cas dans certains milieux de certains pays au cours des années 1920) ; mais elles ont également provoqué des politiques natalistes qui insistaient sur l'importance exclusive des fonctions maternelles et reproductrices des femmes<sup>58</sup>. La transformation des structures de l'emploi peut modifier les stratégies de mariage : elle peut offrir de nouvelles possibilités pour la construction de la subjectivité ; mais elle peut également être vécue comme un nouvel espace d'activité pour des filles et des épouses obéissantes<sup>59</sup>. L'émergence de nouveaux types de symboles culturels peut rendre possible la réinterprétation ou, même, la réécriture de l'histoire oedipienne ; mais elle peut servir à réactualiser ce drame terrible en des termes encore plus éloquents. Ce sont les processus politiques qui vont déterminer le résultat qui l'emportera - politique dans le sens que divers acteurs et diverses significations s'affrontent réciproquement pour assurer le contrôle. La nature de ce processus, des acteurs et des actions ne peut être déterminée que concrètement, si on le situe dans le temps et l'espace. Nous ne pouvons écrire l'histoire de ce processus que si nous reconnaissons qu' "homme" et "femme" sont à la fois des catégories vides et débordantes parce que, même quand elles semblent fixées, elles recèlent malgré tout, en elles-mêmes, des définitions alternatives, niées ou réprimées.

En un sens, l'histoire politique a été jouée sur le terrain du genre. C'est un terrain qui semble fixé mais dont le sens est contesté et fluctuant. Si nous traitons l'opposition entre le masculin et le féminin comme étant problématique plutôt que connue, comme quelque chose qui est défini et sans cesse construit dans un contexte concret, nous devons alors demander non seulement quel est l'enjeu des proclamations ou des débats qui invoquent le genre pour expliquer ou justifier leurs positions, mais aussi comment des perceptions implicites du genre sont invoquées ou réactivées. Quel est le rapport entre les lois sur les femmes et le pouvoir de l'Etat ? Pourquoi (et depuis quand) les femmes sont-elles invisibles comme sujets historiques alors que nous savons qu'elles ont participé aux grands et petits événements de l'histoire humaine ? Le genre a-t-il légitimé l'émergence de carrières professionnelles ?<sup>60</sup> (Pour citer le titre d'un article récent de la féministe française Luce Irigaray) le sujet de la science est-il sexué ?<sup>61</sup> Quel est le rapport entre la politique étatique et la découverte du crime de l'homosexualité ?<sup>62</sup> Comment les institutions sociales ont-elles incorporé le genre dans leurs présupposés et dans leur organisation ? Y a-t-il jamais eu des concepts de genre vraiment égalitaires sur lesquels étaient projetés ou même fondés des systèmes politiques ?

L'exploration de ces questions fera émerger une histoire qui offrira de nouvelles perspectives à de vieilles questions (comment, par exemple, est imposé le pouvoir politique, quel est l'impact de la guerre sur la société), redéfinira les anciennes questions en des termes nouveaux (introduisant, par exemple, des considérations sur la famille et la sexualité dans l'étude de l'économie et de la guerre), rendra les femmes visibles comme des participantes actives et établira une distance analytique entre le langage apparemment fixé du passé et notre propre terminologie. De plus, cette nouvelle histoire ouvrira des possibilités pour la réflexion sur les stratégies politiques actuelles et l'avenir (utopique), parce qu'elle suggère que le genre



doit être redéfini et restructuré en conjonction avec une vision d'égalité politique et sociale qui inclut non seulement le sexe mais aussi la classe et la race.

\* Extrait de *Le Genre de l'histoire* ; Les cahiers du GRIF, printemps 1988.- pp. 125-153 (Paris, Editions Tierce)

<sup>1</sup> *Oxford English Dictionary*, ed. 1961, vol.4.

<sup>2</sup> E. Littré. *Dictionnaire de la langue française*, Paris, 1876.

<sup>3</sup> Raymond Williams, *Keywords*, New York 1983, p. 285

<sup>4</sup> Natalie Zemon Davis. "Women's History in Transition : The European Case", *Feminist Studies*, 3 (Winter 1975-76), p. 90

<sup>5</sup> Ann D. Gordon, Mari Jo Buhle et Nancy Shrom Dye. "The Problem of Women's History", in Berenice Carroll ed., *Liberating Women's History*, Urbana Ill. 1976, p. 89

<sup>6</sup> L'exemple le meilleur et le plus subtil est fourni par l'article de Joan Kelly. "The Doubled Vision of Feminist Theory", dans son *Women, History and Theory*, Chicago, 1984, p. 51-64 et en particulier p. 61

<sup>7</sup> Pour un examen critique des travaux récents sur l'histoire des femmes, v. Joan W. Scott, "Women's History : The Modern Period", *Past and Present*, 101 (1983), p. 141-157

<sup>8</sup> Pour une argumentation contre l'emploi du genre pour souligner l'aspect social de la différence sexuelle, V. Moira Gatens, "A critic of the Sex Gender Distinction", in J. Allen et P. Paton, eds *Beyond Marxism ? Interventions after Marx*, Sydney, 1983, p. 143-160

<sup>9</sup> Pour une approche un peu différente de l'analyse féministe, v. Linda J. Nicholson, *Gender and History : The limits of Social Theory in the Age of the Family*. New York, 1986

<sup>10</sup> Mary O'Brien, *The Politics of Reproduction*, London, 1981, p. 8-15, 46

<sup>11</sup> Shulamith Firestone, *The Dialectic of Sex*, New York, 1970. L'expression "piège amer" (bitter trop) appartient à O'Brien. *The Politics of Reproduction*, p. 8

<sup>12</sup> Catherine McKinnon. "Feminism, Marxism, Method and the State : An Agenda for Theory", *Signs*, 7 (Spring 1982), p. 515-541

<sup>13</sup> *Ibid.* p. 541-543

<sup>14</sup> Pour une discussion intéressante sur la force et les limites du terme de "patriarcat", v. le débat entre Sheila Rowbotham, Sally Alexander et Barbara Taylor dans Raphael Samuel ed., *People's History and Socialist Theory*, London, 1981, p. 363-373

<sup>15</sup> Friedrich Engels, *The Origins of the Family, Private Property and the State*, 1884 (nouv. Ed. New York 1972)

<sup>16</sup> Heidi Hartmann, "Capitalism, Patriarchy and Job Segregation by Sex", *Signs*, 1 (Spring 1976), p. 168. Voir aussi : The Unhappy marriage of Marxism and Feminism : Towards a More Progressive Union", *Capital and Class*, 8 (Summer 1979), p. 1-33 ; "The Family as the Locus of Gender, Class and Political Struggle : the Example of Housework", *Signs*, 6 (Spring 1981), p.366-94

<sup>17</sup> Les débats du féminisme marxiste comportent Zillah Eisenstein, *Capitalist Patriarchy and the Case for Socialist Feminism*, New York, A. Kuhn, "Structures of Patriarchy and Capital in the Family", in A. Kuhn et A. Wolpe eds..., *Feminism and Materialism*, London, 1978 ; Rosalyn Coward, *Patriarchal Precedents*, London 1983 ; Hilda Scott, *Does Socialism Liberate Women ?* Boston 1974 ; Jane Humphries, "Working Class Family, Women's Liberation and Class Struggle : The Case of Nineteenth Century british History", *Review of Radical Political Economics*, 9 (1977), p. 25-41 ; Jane Humphries, "Class Struggle and the Persistence of the Working Class Family", *Cambridge Journal of Economics*, 1 (1977), p. 241-58 ; v. aussi le débat sur le travail de Humphries, dans *Review of Radical Political Economics*, 12 (Summer 1980), p. 76-94

<sup>18</sup> Kelly, "Doubled Vision of Feminist Theory", p. 61

<sup>19</sup> Ann Snitow, Christine Stansell and Sharon Thompson eds, *Powers of Desire, The Politics of Sexuality*, New York, 1983

<sup>20</sup> Ellen Ross et Rayna Rapp, "Sex and Society : A Research Note from Social History and Anthropology", in *Powers of Desire*, p. 53

<sup>21</sup> Introduction. *Powers of Desire*, p. 12 ; aussi Jessica Benjamin, "Master and Slave - The Fantasy of Erotic Domination", *Powers of Desire*, p. 297

<sup>22</sup> Johanna Brenner et Maria Ramas, "Rethinking Women's Oppression", *New Left Review*, 144 (March-April 1984), p. 33-71 ; Michelle Barret, "Rethinking Women's Oppression : A Reply to Brenner and Ramas", *New Left Review*, 146 (July-August 1984), p. 123-28 ; Angela Weir et Elisabeth Wilson, "The British Women Movement", *New Left Review*, 148 (November-December 1984), p. 74-103 ; Michelle Barret, "A Response to Werr and Wilson", *New Left Review*, 150 (March-April 1985), p. 143-47. Jane Lewis, "The Debats on Sex and Class", *New Left Review*, 149 (January-February 1985), p. 108-120 : Voir aussi Hugh Armstrong et Pat Armstrong "Beyond Sexless Class and Classless Sex", *Studies in Political Economy*, 10 (Winter 1983), p. 7-44 : Hugh Armstrong et Pat Armstrong "Comments : More on Marxist feminism", *Studies in Political Economy*, 15

(Fall 1984), p. 179-84 et Jane Jenson, "Gender and reproduction, or Babies and the State", article inédit, juin 1985, p. 1-7

<sup>23</sup> Pour des formulations théoriques antérieures, voir *Papers on Patriarchy : Conference*. London 1976. Je suis reconnaissante à Jane Kapp qui m'a parlé de l'existence de cette publication et qui a bien voulu partager avec moi son exemplaire et ses idées. Pour la position psychanalytique v. Sally Alexander, "Women Class and Sexual Difference", *History Workshop*, 17 (spring 1984), p. 125-35. Au cours des séminaires données à l'Université de Princeton au début de 1986, Juliet Mitchell semblait retourner à la priorité d'analyses matérialistes du genre. Pour une tentative d'aller au-delà de l'impasse du féminisme marxiste, voir Coward, *Patriarchal Precedents*. Voir aussi la tentative américaine brillante entreprise dans cette direction par Gayle Rubin, "The Traffic in Women : Notes on the "Political Economy" of Sex", in Rayna R. Reiter ed., *Towards an Anthropology of Women*, New York, 1975, p. 167-68

<sup>24</sup> Nancy Chodorow, *The Reproduction of Mothering : Psychoanalysis and the Sociology of Gender*, Berkeley, Calif, 1978, p. 169

<sup>25</sup> "Mon exposé suggère que ces problèmes, relatifs au genre, peuvent être influencés pendant la période du complexe oedipien, mais ne sont pas uniquement l'enjeu ou le dénouement de celui-ci. La négociation de ces problèmes a lieu dans un contexte qui implique des relations d'objet et des processus de construction du moi plus larges. Ces processus plus larges ont une influence égale sur la formation de la structure psychique et sur la vie psychique et les modes des relations chez les hommes et les femmes. Ils sont responsables des modes différentiels d'identification à, et d'orientation vers, des objets hétérosexuels, des problèmes oedipiens plus asymétriques décrits par les psychanalystes. Ces dénouements, comme les dénouements oedipiens plus traditionnels, proviennent de l'organisation asymétrique des tâches parentales, dans laquelle la mère a le rôle du parent principal et le père se situe à une distance significative et s'investit dans la socialisation, notamment dans des domaines liés à des rôles de genre typifiés". Chodorow, *The Reproduction of Mothering*, p. 166. Il est important de noter qu'entre Chodorow et les théoriciens britanniques de la théorie des relations d'objet qui suivent le travail de Winnicott et Melanie Klein, il y a des différences d'interprétation et d'approche. Le travail de Chodorow pourrait être mieux défini comme une théorie plus sociologique et plus sociologisée, mais il constitue le point de vue dominant à travers lequel la théorie des relations d'objet a été abordée par les féministes américaines. A propos de l'histoire de la théorie des relations d'objet dans ses rapports avec la politique sociale, voir Denise Riley, *War in the Nursery*, London 1984.

<sup>26</sup> Juliet Mitchell et Jacqueline Rose ed., *Jacques Lacan and the Ecole Freudienne*, London 1983, Alexander, "Women, Class and Sexual Difference"

<sup>27</sup> Teresa de Lauretis, *Alice Doesn't : Feminist Semiotics, Cinema*, Bloomington, Ind. 1984, p. 159

<sup>28</sup> Alexander, "Women, Class and Sexual Difference", p. 135

<sup>29</sup> Denise Riley, "Summary of Preamble to Interwar Feminist History Work"; article inédit présenté au Séminaire du Pembroke Center, mai 1985, p. 11

<sup>30</sup> Carol Gilligan, *In a Different Voice : Psychological Theory and Women's Development*, Cambridge, Mass, 1982

<sup>31</sup> Les critiques du livre de Gilligan sont : J. Auerbach et al., "Commentary on Gilligan's In a Different Voice", *Feminist Studies*, 11 (Spring 1985) ; et "Women and Morality", numéro spécial de *Social Research*, 50 (1983). Mes commentaires sur la tendance des historien(ne)s à citer Gilligan vient de mes lectures de papiers inédits et de propositions de subventions qu'il me semble injuste de citer ici. J'ai suivi ce type de références depuis plus de cinq ans et elles sont de plus en plus nombreuses

<sup>32</sup> *Feminist Studies*, 6 (Spring 1980), p. 26-64

<sup>33</sup> En parlant de "déconstruction" je voudrais faire appel à la formulation de Derrida qui, sans inventer la procédure d'analyse qu'elle décrit, a l'avantage de la théoriser et peut ainsi constituer une méthode utile. Pour une discussion succincte et accessible de Derrida, voir Jonathan Culler, *On Deconstruction : Theory and Criticism after Structuralism*, Ithaca, New York 1982, en particulier p. 156-79 : Voir aussi Jacques Derrida, *On Grammatology*, Baltimore 1976, Jacques Derrida, Sours, Chicago 1979 et une transcription du Séminaire de Pembroke Center, 1983, *Subjects/Objects*, automne 1984

<sup>34</sup> Clifford Geertz, "Blurred Genres", *American Scholar*, 49 (October 1980) p. 165-79

<sup>35</sup> Michelle Zimbalist Rosaldo, "The uses and abuses of Anthropology : Reflections on Feminism and Cross-Cultural Understanding", *Signs*, 5 (Spring 1980), p.400

<sup>36</sup> Michel Foucault, *The History of Sexuality*, Vol. I, An Introduction, New York, 1980 : Michel Foucault, *Power/Knowledge : Selected Interviews and Other Writings*, 1972-77, New York, 1980

<sup>37</sup> Sur ce point voir Gayle Rubin, "The Traffic in Women", p. 199

<sup>38</sup> Rubin, "The Traffic in Women", p. 189

<sup>39</sup> Biddy Martin, "Feminism Criticism and Foucault", *New German Critique*, 27 (Fall 1982), p. 3-30, Kathryn Kish Sklar, *Catharine Beecher : A Study in American Domesticity*, New Haven, Conn. 1973 ; Mary A. Hill, *Charlotte Perkins Gilman : The Making of a Radical Feminist 1860-1896*, Philadelphia 1980

<sup>40</sup> Lou Ratté, "Gender Ambivalence in the Indian Nationalist Movement", article inédit, Séminaire Pembroke Center, Spring 1983 et Mrinalini Sinha, "Manliness : A Victorian Ideal and the British Imperial Elite in India", article inédit, Département d'Histoire, State University of New York, Stony Brook, 1984

<sup>41</sup> Pierre Bourdieu, *Le sens pratique*, Paris, 1980, p. 246-47, 333-461 et en particulier p. 366

<sup>42</sup> Maurice Godeber, "The Origins of Male domination", *New Left Review*, 127 (May-June 1981), p. 17. Article paru en France sous le titre "Les rapports hommes/femmes : le problème de la domination masculine", dans la *Condition Féminine*, ouvr. Collectif sous la direction du CERM. Ed. Sociales, Paris 1978

<sup>43</sup> Gayatri Chakravorty Spivak. "Three Women's Texts and a Critique of imperialism", *Critical Inquiry*, 12 (Autumn 1985), p. 243-46. Voir aussi Kate Millett *Sexual politics*, New York 1969. Un examen des manières dont les références féminines fonctionnent dans des textes majeurs de la philosophie occidentale est entrepris par Luce Irigaray dans le *Speculum of the Other Woman*, Ithaca, New York, 1985

<sup>44</sup> Nathalie Zemon Davis, "Women on Top", dans son *Society in Early Modern France*, Stanford, Calif. 1975, p. 124-51

<sup>45</sup> Caroline Walker Bynum, *Jesus as Mother : Studies in the Spirituality of the High Middle Ages*, Berkeley Calif. 1982 ; Caroline Walker Bynum, "Fast Feast and Flesh : The Religious Significance of Food to Medieval Women", *Representations* 11 (Summer 1985), p. 1-25 ; Caroline Walker Bynum, "Introduction", *Religion and Gender, Essays on the Complexity of Symbols*, à paraître Beacon Press 1987

<sup>46</sup> Voir par exemple T.J. Clarke, *The Painting of modern Life*, New York, 1985

<sup>47</sup> La différence entre théoriciens structuralistes et post-structuralistes sur cette question, réside dans le statut plus ou moins ouvert qu'occupe chez eux la catégorie de différence. Dans la mesure où les post-structuralistes ne fixent pas un sens universel aux catégories ou à leurs interrelations, leur approche semble conduire au type d'analyse historique que je défends.

<sup>48</sup> Rachel Weil. "The Crown Has Fallen to the Distaff : Gender and Politics in the Age of Catherine de Medici", *Critical Marx (Documents de Travail d'Etudes Féminines de Princeton)*, 6 (1985). Voir aussi Louis Montrose, "Shaping Fantasies : Figurations of Gender and Power in Elizabethan Culture", *Representations*, 2 (Spring 1983), p. 61-94 et Lynn Hunt "Hercules and the Radical Image on the French Revolution", *Representations*, 2 (Spring 1983) p. 95-117

<sup>49</sup> Edmund Burke, *Reflections on the French Revolution*, 1892, réed. New York 1909, p. 208-209, 214. Voir Jean Bodin, *Six Books of the Commonwealth*, 1606, réed. New York 1967 ; Robert Fumer, *Patriarcha and Other Political Works*, pres. par Peter Laslett, Oxford 1949 et John Locke, *Two Treatises of Governments*, 1690, réed. Cambridge 1970. Voir aussi Elisabeth For Genevise, "Property and Patriarchy in Classical Bourgeois Political Theory", *Radical History Review*, 4 (Spring-Summer 1977) p. 36-59 et Mary Lindon Shanley, "Marriage Contract and Social Contract in Seventeenth Century English Political Thought", *Western Political Quarterly*, 32 (March 1979), p. 79-91

<sup>50</sup> Je suis reconnaissante à Bernard Lewis pour la référence à l'Islam. Michel Foucault *Histoire de la Sexualité*, vol. 2. *L'Usage des plaisirs*, Paris, 1984. Dans ce type de situations on se demande quels sont les termes de l'identité de genre du sujet et si la théorie freudienne est suffisante pour décrire le processus de sa construction. A propos des femmes à Athènes de la période classique voir Marilyn Arthur, "Liberated Woman : The Classical Era", in Renate Brithntal and Claudia Koonz eds. *Becoming Visible*, Boston, 1976, p. 76-78

<sup>51</sup> Cité par Roderick Phillips, "Women and Family Breakdown in the Eighteenth Century France : Rouen 1780-1800", *Social History*, 2 (May, 1976), p. 217

<sup>52</sup> Sur la Révolution Française, voir Darlene Gay Levy, Harriet Applewhite et Mary Johnson eds., *Women in Revolutionary Paris, 1789-1795* Urbana III. 1979, 209-20 ; Sur la législation soviétique, voir les documents dans Rudolph Schlessinger, *The family in the USSR Documents and readings*, London 1949, p. 62-71, 251-54 et Tim Mason, "Women in Nazi Germany", *History Workshop*, 1 (Spring 1976), p. 74-113 et Tim Mason, "Women in Germany 1925-1940 : Family, Welfare and Work", *History Workshop*, 2 (Autumn 1976), p. 5-32

<sup>53</sup> Elisabeth Wilson, *Women and the Welfare State*, London 1977 ; Jane Jenson, "Gender and reproduction", Jane Lewis, *The Politics of Motherhood : Child and Maternal Welfare in England 1900-1939*. Montreal 1980 ; Mary Lynn McDougal, "Protecting Infants : The French Campaigns for Maternity Lesves, 1890-1913", *French Historical Studies*, 13 (1983), p. 79-105

<sup>54</sup> Sur les socialistes utopiques anglais, voir Barbara Taylor, *Eve and the New Jerusalem*, New York 1983 ; pour la France, Joan W. Scott, "Men and Women in the Parisian Garment Trades : Discussions of Family and Work in the 1830s and 40s in Pat Thane et al. Eds. *The Power of the Past : Essays for Erric Hobsbawn*, Cambridge 1984, p. 67-94

<sup>55</sup> Louis Devance, "Femme, famille, travail et morale sexuelle dans l'idéologie de 1848", in *Mythes et représentations de la femme au XIXe siècle*, Paris, 1976 ; Jacques Rancière et Pierre Vauday, "En allant à l'expo : l'ouvrier, sa femme et les machines", *Les Révoltes Logiques*, 1 (Hiver 1975), p. 5-22

<sup>56</sup> Gayatri Chakravorty Spivak, "Draupadi" by Mahasveta Devi, *Critical Inquiry*, 1 (Winter 1981), p. 381-402 ; Homi Bhabha, "Of Mimicry and Man : The Ambivalence of Colonial Discourse", *October*, 28 (Spring 1984), p. 125-33 ; Karin Hausen, "The Nations Obligations to the Heroes" Windows of World War I", in Margaret R.

Higonnet et al. eds, *Women, War and History*, New Haven, Conn. 1986. Voir aussi, Ken Inglis, "The Representation of Gender on Australian War memorials", communication inédite présentée à la Conférence de Bellagio sur *Genre, Technologie et Education*, octobre 1985

<sup>57</sup> Sur la Révolution française, voir Levy, *Women in Revolutionary Paris* : Sur la Révolution Américain, voir Mary Beth Norton, *Liberty's Daughters : The Revolutionary Experience of american Women*, Boston 1980 ; Linda Kerber, *Women of the republic*, Chapel Hill, N.C., 1980 ; Joan Hoff-Wilson, "The Illusion of Change : Women and the american Revolution", in Alfred Young ed. *The American Revolution : Explorations in the History of American Radicalism*, De Kalb III. 1976, p.383-446. Sur la Troisième République française voir, Steven Hause, *Women's Suffrage and Social Politics in the French Third Republic*, Princeton N.J. 1984. Un traitement extrêmement intéressant d'un cas récent est l'article de Maxime Molyneux, "Mobilization without Emancipation ? Women's Interests, the State and Revolution in Nicaragua", *Feminist Studies* 11 (Summer 1985), p. 22-54

<sup>58</sup> Sur le natalisme, voir Riley, *War in the Nursery*, et Jenson, "Gender and Reproduction". Sur les années 1920, voir les essais dans *Stratégies des Femmes*, Paris, 1984

<sup>59</sup> Pour diverses interprétations de l'impact du travail moderne sur les femmes, voir Louise A. Tilly et Joan W. Scott, *Women, Work and Family*, New York 1978 ; Thomas Dublin, *Women at Work : The Transformation of Work and Community in Lowell*, Massachussets, 1826-1860, New York 1979 et Edward Shorter, *The Making of the Modern Family*, New York, 1975

<sup>60</sup> Voir, par exemple, Margaret Rossiter, *Women scientists in America : Struggle and Strategies to 1914*, Baltimore Md. 1982

<sup>61</sup> Luce Irigaray, "Is the Subject of Science Sexed ?" *Cultural Critique* 1 (Fall 1985), p. 73-88

<sup>62</sup> Louis Crompton, *Byron and Greek Love : Homophobia in Nineteenth Century England*. Berkeley, Calif. 1985. Cette question est abordée par Jeffrey Weeks, *Sex. Politics and Society*, New York, 1983